

PIERRE-CHARLES AUBRIT SAINT POL



LA MEMOIRE D'UNE GAILLETTE N°7

« Récit autobiographique : Un chemin vers Dieu »

On mesure l'importance d'un évènement à ses effets dans le temps comme des ondes scalaires qui n'auraient pas de fin. Certains d'entre eux qui écrivent l'histoire résultent d'un petit incident qui a pu se produire des années ou des siècles avant¹. C'est ce qui m'advindra.

Dans l'année de mes douze ans, je fis une démarche irrationnelle, elle déterminera ma vie.

C'était l'année de ma profession de foi, 1962. Je faillis ne pas la faire, j'avais été odieux avec le vicaire. Il était très gentil, mais sans autorité. Je me suis vengé des adultes à travers lui. Ma mère se comporta pour la première fois comme une mère, elle intercèda auprès du curé pour qu'il revienne sur sa décision de m'exclure.

L'église de notre paroisse, Notre Dame de Douai, était en ruine suite aux multiples bombardements des alliés qui ne savaient pas viser et n'avaient guère le souci des civiles. Elle fut construite proche de la Porte de Valenciennes qui fut un centre industriel important et à

¹ Un jeu de dominos qui prendrait le temps de sa croissance.

la lisière de la gare de treillage. Des échafaudages soutenaient la nef. La statue blanche de Notre Dame était installée bien en vue au milieu de la pelouse qui entoure l'église. Une époque où les catholiques ne rougissaient pas de leur foi. La statue est maintenant adossée à l'église dans un angle mort : Il faut être catholique, mais pas trop. La paroisse aménagea son lieu de culte dans un immeuble.

Le Pape saint Jean XXIII ouvrirait la première session du Second Concile du Vatican le 11 octobre. Les acteurs de la crise, tapis à l'ombre des piliers crypto-lucifériens, n'avaient pas imposé leur diktat quoiqu'ils ne cessèrent pas, depuis le Premier Concile du Vatican, d'agir pour la détruire de l'intérieur. Les déferlantes de la médiocrité se déverseront en puissance de destruction lors de la dernière session pour ne plus finir et ce, jusqu'à la manifestation de l'Antéchrist.

Le Mois de Marie arriva ! La météo clémente, Dieu nous faisait la grâce de belles journées ensoleillées, des soirées douces. Un bel été s'annonçait. Je décidais de participer à la récitation publique du chapelet. Une démarche spontanée. La Sainte Vierge Marie m'appelait. J'étais le seul enfant au milieu de vieilles dames et demoiselles au pied de la statue de Marie. Ces dames revêtues de long manteau noir, coiffées de chapeaux vieillots comme ces Demoiselles au Chapeau Vert². Elles affrontaient l'avenir inquiétant, droites, amazones flamandes qui avaient soutenu leurs hommes dans les multiples résistances contre l'allemand. Aujourd'hui, l'ennemi se nomme : médiocrité et lâcheté. Droites comme des palmiers, elles faisaient entendre leur « non » au mal qui brûlait sous les dorures désuets d'un monde en agoni et qui refuse l'évidence de sa fin. Il porte au front cette épitaphe : Sieste, ne pas déranger !

Ni ma mère, ni Maurice ne s'y opposèrent. Ma sœur Berthe, surprise, me jetait un regard moqueur, elle avait décidé de ne plus croire. Elle ne savait pas à quel point elle s'enfermerait dans l'irascible jusqu'à devenir infréquentable. Ce fut un temps privilégié. Ils étaient figés dans une incrédulité et rassurés, n'étais-je pas dans une démarche convenable ?

Les Dames du rosaire n'en étaient pas moins surprises et, je suis certain qu'une demoiselle Tréca notre voisine ne cessa plus de prier pour ce petit bonhomme. C'est ce souvenir-là qui me fera comprendre plus tard qu'un catholique est debout face au monde et à genoux face à Dieu.

Je ne m'explique pas cette démarche, qu'elle raison m'y poussait ? Peut-être espérais-je un peu d'humanité, d'affection. J'avais douze ans. Le Ciel s'en souviendra dans un lever de soleil magnifique.

² Germaine Acremant, amie de mes grands-parents paternels.

Dieu ouvrait les possibles pour que les épreuves que j'affrontais portent des fruits de salut et que moi-même j'accueille la grâce de la conversion le jour venu. La Mère de Dieu était le trait d'union entre le Ciel et moi qui m'enfonçais dans le péché. Elle dénouait mes nœuds nombreux. Le conseil de Jésus de ne pas juger pour ne pas être condamné est vrai, comme est vraie cette parole : « *Mes voies ne sont les vôtres !* » Surtout aujourd'hui. L'Immaculée était ma Béatrice³, elle devenait ma mère adoptive.

C'est dans la suite de ce mois de Marie que se produisirent plusieurs événements étranges, leur souvenir contribuera à me convaincre que Dieu n'avait jamais cessé de me regarder, de me conserver dans sa miséricorde. Je ne le comprendrais que bien longtemps après ma conversion.

Les grandes vacances arrivèrent, sinistres. Les violences reprirent, le répit ne fut que de très courte durée, d'autant que nous ne partions plus en congés payés faute de moyens financiers. L'atmosphère était oppressante, dangereuse. Un drame majeur se préparait. Je le pressentais. Il se produira dans l'année de mes seize ans et, il me terrifiera quand plus tard j'en comprendrais son drame spirituel. Je m'étonne toujours sur la capacité qu'a l'homme de détruire son prochain et de s'autodétruire. Le mystère du mal est plutôt le mystère du vide, du non-bien, du non-amour. C'est celui du non-être, une mécanique du nihilisme avec pour seule fin sur terre la mort. Il y a plusieurs manières de mourir. On peut être mort et vivre centenaire.

Un jour de semaine, allant à la Poste Centrale, je remontais la cuve d'Or, laissant sur ma droite la Porte de Valencienne quand j'aperçus un vieux, un très vieux prêtre en soutane. Il me barrait mon chemin à une dizaine de mètres de moi. Il avait surgi de nul par, j'aurai dû pourtant l'apercevoir plus. Ses bras s'ouvrirent et, je ne sais comment, mais l'espace d'un clin d'œil, je me retrouvais contre sa poitrine. Le temps, l'espace se sont contractés. C'était irrésistible. Je ressentis un amour incommensurable. Un sentiment que je ne peux toujours pas d'écrire. Il m'amena chez lui, dans un bâtiment de l'hospice municipal proche de la gare SNCF. Il m'indiqua en être l'aumônier. Il m'introduisit dans sa chambre, une cellule d'ermite, aménagée dans le sous-sol semblable à celle des moines d'Orient. Les murs étaient revêtus d'un crépi blanc immaculé, de petits aménagements creusés dans les murs servaient au rangement de quelques ouvrages, son lit, fait au carré, était un grabat comme on en trouve exposé dans les tranchées de 14/18, le rabat du drap bien large sur la couverture. Il me dit revenir d'un pèlerinage à Lourdes et m'offrit

³ Personnage imaginé par Dante pour sa Divine Comédie.

une statue lumineuse de Notre Dame de Lourdes ainsi que des médailles, chapelets et eau de Lourdes.

Etrangement, cette entrevue se déroula debout, il ne m'invita pas à m'asseoir ni ne me demanda qui j'étais, ni qui étaient mes parents. Il me semblait que notre rencontre et ma présence dans cette cellule étaient attendues, normales, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Un évènement qui était dans l'ordre de la Divine Providence.

Je revins à la maison avec ces objets pieux, ma mère méfiante crut que je les avais volés. Je lui expliquais ce dont il s'agissait, elle ne dit rien, dépassée, déroutée par l'évènement. Durant l'échange entre nous deux, son regard était habité par la peur, c'est souvent que je surprénais ce regard qu'elle m'adressait furtivement. Pourquoi ma mère avait-elle peur de moi, une peur primale comme si je réveillais en elle une culpabilité contre laquelle elle luttait ? Qu'avait-elle vu, pressentit de moi ?

Quelques jours après, je voulus rendre visite à cet aumônier, je m'engageais dans l'avenue de la gare qui longe la poste centrale, à mi-parcours, je fus retenu de continuer, je rebroussais chemin. Cet empêchement intérieur s'accompagna de ce même sentiment d'abandon que je ressentis à l'orphelinat au départ de ma mère. Je suis convaincu que cet aumônier était un personnage céleste soit saint Pierre, soit saint Joseph. Il fut le lien entre moi et l'Eglise quoiqu'il m'arrivera par la suite. Dieu amorçait envers moi une pédagogie de salut, Il m'aida à porter ces épreuves si peu humaines, si lourdes qu'elles auraient dû m'engloutir.

Le quartier de la Porte de Valenciennes est celui de la gare SNCF que prolongeait alors le Parc Municipal. Il avait été en grande partie reconstruit sur les vestiges tragiques de la Seconde guerre mondiale. Il laissait la place à une avenue de la gare très confortable. Elle annonçait les gros travaux d'urbanisme que le département du Nord commençait à entreprendre et qui correspondaient aux nécessités du rebond industriel qui caractérisait les Trente Glorieuses. Les nouvelles constructions étaient froides, impersonnelles, elles transmettaient les relents de la guerre que rien ne semblait effacer. Les quartiers reconstruits déshumanisaient Douai. L'ambiance du travail, des journées remplies disparaissait par une sorte d'asepsie. La société se pasteurisait. Elle ne semblait pas capable de dissimuler son rejet de Dieu. Il y manquait le rayonnement de la joie, la volonté du bonheur construit. La société devait être rentable et usufructière des espoirs du petit peuple qui faisait son état.

Ces évènements ne modifièrent pas sensiblement ma vie ni ma relation avec l'Eglise du moins pas de façon spectaculaire. Dieu était un inconnu. Mais quinze ans plus tard, leur souvenir s'imposera dans une lumière étonnante.

Quelque chose en moi et autour de moi changeait pourtant, je ne parvenais pas à m'expliquer. Je l'enfouissais dans mon jardin secret. Je n'avais personne à qui me confier. Étais-je un ca ou un privilégié de Dieu ? Il m'arrivait, lors de mes promenades ou en me rendant chez mes grands-parents, en faisant les courses ou sur le chemin de l'école, de faire l'objet d'attention singulières d'enfants très jeunes que je croisais, ils applaudissaient sans raison apparente, me souriaient comme si j'étais l'un de leurs proches, des adultes inconnus faisaient de même allant jusqu'à exprimer un respect que je ne comprenais pas, je n'y étais pas habitué et encore aujourd'hui, il n'est pas rare que l'on me salut avec une attention, une courtoisie qu'on réserve à de grandes personnalités, moi je ne suis rien et ce sont de parfaits inconnus. Mais l'enfer devait en savoir plus que moi, car mon entourage s'agaçait de plus en plus de ma présence. On se moquait de moi, suggérant que je serai prêtre ou moine.

Les sévices se firent plus durs. J'établissais une distance avec mon entourage et, quand celle-ci se faisait sentir envers ma mère, il y avait en elle plus que de la peur, une panique mal contenue qui pouvait s'extérioriser par de la violence physique ou des insultes. On eut dit une de ces sorcières dans Macbeth de Shakespeare. Je percevais dans son regard une peur, une inquiétude qui pouvait à tout instant m'absorber comme une ombre chutant dans l'abysse. Je l'inquiétais comme si je représentais une menace. Qu'y avait-il en moi qu'il la mette dans cet état ? Il est vrai qu'elle-même était medium, peut-être percevait-elle chez moi le démon ou les démons qui étaient en elle ?

Les tensions à la maison devenaient très tendues, dangereuses, nous nous enfoncions dans une pauvreté misérable. L'alcoolisme dominait. Les relations sociales étaient rares et le peu qui venait à la maison était la lie de la société, à l'image de ce qu'ils devenaient : des déçus sociaux quand il ne s'agissait pas de voyantes, guérisseurs, mediums, de témoins de Jéhovah, de repris de justice rencontrés au hasard des bistrots, de leur beuverie qui pouvaient dormir chez nous sans souci de préserver les enfants. Nous étions exposés au mal comme nous en étions les prisonniers et victimes.

Ma mère m'exprimait souvent son regret de m'avoir retiré de l'orphelinat sans se douter à quel point je souhaité y retourner, elle me reprochait avec violence et haine de ressembler à mon père : « Tu ressembles à ton père ! » J'en éprouvais de la honte : être le fils d'un père que je ne connaissais pas et dont j'avais tous les défauts.

J'étais insaisissable. Quoiqu'ils me fissent, je leur échappais. Elle ressentait cette distance, cet éloignement. Elle décida de percer le mystère. Elle me fit examiner par un conseiller d'orientation. C'était

très à la mode. On considérait ce service pédagogique d'Etat comme une panacée, on attendait tout et moi, je savais n'avoir rien à espérer. Elle souhaitait qu'une décision serait prise à sa place. Il fut convenu que j'étais un enfant difficile et qu'il serait souhaitable que l'on me confia aux Enfants de Troupe ou dans un centre de redressement. J'ignore ce que ma mère avait pu dire ou Maurice, mais en dehors des tests, on ne me laissa pas parler. Je ne fus pas interrogé sur ce qui se passait à la maison : rendez-vous manqué ! Elle renonça à m'envoyer dans l'un de ces centres sur la pression de mes grands-parents.

Je suis convaincu que Dieu embrouilla ces docteurs suffisants. Cette expérience se renouvellera après mon certificat d'études et les conclusions me font encore sourire. Ces conseillers sont une source de malheurs, ils nient que le temps soiot l'allié de l'homme. Ils forment la société. Les jeunes générations sont classifiées sans considération de la personne : Ne pas sortir du rang ! Un postulat éminemment idéologique. L'homme n'a pas à avoir de chance, c'est un citoyen anonyme qui entre dans les structures sociétales et y demeurer. C'est en cela que nos sociétés modernes sont radicalement aliénantes, situation renforcée par la déliquescence morale, culturelles fort bien orchestrée. Les adultes doivent être rassurés. Mai 68 donnera une réponse hallucinante, mais il produira des enfermements plus redoutables encore, cercles d'état de conscience. L'enfer est sur terre.

Un dimanche ordinaire de l'automne 1963 sera le théâtre de la première rupture, évènement inattendu pour moi, mais préparé par mes grands-parents et à l'insu de ma mère avec la complicité de ma sœur Berthe.

Dans le courant du printemps de la même année, il y eut un incident souriant dont personne ne comprit l'ampleur, M'Antine remit à Berthe une médaille en fixe de la part de notre grand-mère paternelle, Berthe Saint Pol.

Ce dimanche-là, je le passais seul chez mes grands-parents à Sin-le-Noble. L'accueil et l'atmosphère étaient changés. Mes grands-parents étaient plus recueillis, attentionnés. Je partageais avec eux le repas du soir et, comme à l'accoutumée, je regarderai un film assis entre eu deux pour repartir avec l'autobus de 23h45. La nuit était tombée, Pa'Charles regardait le carillon, les volets étaient clos, les hortensias fanés peinaient à monter la garde du jardin automnal, les glaïeuls se terminaient, le poirier, si vieux, donnait sa seule poire im-mangeable, les racines de chicorée ensilées, les dames en pleine récolte. La circulation sur la nationale avait un rythme plus lent, les phares des automobiles caressaient de leur lumière les façades des maisons par un effet du goudron réfléchissant, ce qui donnait à la soirée un calme, une paix qui me sécurisaient. Un rare moment où j'étais bien.

On sonna. Une puissante angoisse m'envahit et, sans aucune raison, je sus que mon père venait de sonner. Je me réfugiais dans le séjour, je voulais fuir. J'entendis le déclic de la porte intérieure s'ouvrir sur l'entrée. Je revins sur mes pas, il était là, s'avança vers moi, m'embrassa puis, se décalant, il me présenta son épouse, envers laquelle je ressentis un malaise désespéré. Je sus à l'instant que je devais le suivre sans rien espérer de l'homme, ce père, qui m'avait abandonné, laissé dans les mains d'un bourreau pas plus que je devais attendre quoique ce soit de ma marâtre.

Le départ fut rocambolesque. Berthe informa ma mère qui s'inquiétait de ne pas me voir rentrer. Elle eut recours aux forces de police pour me récupérer. Nous nous retrouvâmes au commissariat de Douai, nous y passâmes la nuit et je pus repartir pour Lille avec mon père. Je partais pour un nouvel enfer. Mais c'était l'unique voie que Dieu me présentait. Une évasion qui avait pour but le salut de tous. Mais nous n'y sommes pas encore. Il fallait que je fuie, car je savais qu'un drame se préparait sur moi et aurait entraîné toute la famille, Maurice avait des crises de delirium et sa haine de moi mettait mes proches en grand danger.

Le lendemain, j'arrivais à Lille, rue du Sec-Arembault, un petit appartement au 2^{ème} étage, sans chambre. Je dormirai sur les coussins du divan entre la table de la salle à manger et le bahut, puis un peu plus tard sur un matelas gonflable dans la cuisine. Mon père me présenta le fils de son épouse qu'il avait reconnu alors qu'il n'en était pas le géniteur. Lui, qui ne s'était jamais occupé de nous, avait reconnu l'enfant d'un autre à qui il donnera l'opportunité de faire des études pas à moi. Je ne me sentais pas le droit de demander à poursuivre des études, la pauvreté sévissait-là aussi et, le regard de ma marâtre ne me laissait pas d'autre choix que d'entrer dans la vie active. J'étouffais un intérêt nouveau pour les études.

Je fus scolarisé à l'école primaire Monge de la rue du même nom, il fallait bien que je finisse ma scolarité primaire. Cette école vétuste devint un musée lapidaire. Je passais mon certificat d'études primaires avec succès. Je m'engageais comme apprentis cuisinier, ce fut un échec. Je finis garçon de salle travaillant jusqu'à des seize heures par jour et remettant tout l'argent à celle que je devais appeler maman. C'était une nymphomane, alcoolique, violente, me battant comme plâtre. Mon père, quoique très intelligent, était un déchet, une loque, dominé par ses concupiscences, alcoolique, fumeur, égoïste, me frappant à coup de poing, menteur, incapable d'affection, un inexistant. Je ne lui ressemblais pas, je n'avais rien à voir avec cet homme lâche. Il s'était engagé comme travailleur volontaire en Allemagne, un mythomane, il voulut me faire croire qu'il avait été victime d'un bombardement en Allemagne, ce qui était

faux. Je sus qu'il avait été souteneur. Je n'avais que dégoût pour ce géniteur pour qui un homme viril multipliait les conquêtes. C'était le parfait adulte à qui il aura manqué toute sa vie durant l'ultime biberon.

Mon séjour chez eux était nécessaire pour qu'ils fissent leur salut éternel. Le seul évènement important fut ma promesse scoutée contractée à Lisieux et les premiers soubresauts de la crise post-conciliaire. Je ne comprenais pas pourquoi de tels changements et surtout ce nouveau langage qui me séparait de mon catéchisme. Mais ces observations n'étaient qu'à la surface, je me méfiais de plus en plus des adultes, tous me semblaient faux. Des êtres dangereux.

Un soir, je fuyais mon travail en plein service après avoir été disputé et battu par mon père avec qui je travaillais dans un restaurant, l'Armorial à la sortie d'Armentières. Je rentrais à pieds à Lille. En arrivant, je fus disputé par ma belle-mère parce que ma sœur Berthe qui nous avait rejoint venait de recevoir une lettre de notre mère dans laquelle elle décrivait notre situation, renseignements qu'elle tenait d'une grande-tente. Elle m'accusa d'avoir correspondu avec ma mère alors que j'ignorai tout, elle m'apprit qu'elle était séparée de Maurice, en instance de divorce et vivait seule. Ma belle-mère se mit à me gifler, à me battre avec un cintre, cette fois ce fut trop, je la saisis par les poignets et la repoussais sur une chaise. Elle fut surprise de ma rébellion. Je pris quelques affaires et le peu d'argent, je quittais Lille et prenais le train pour Douai. Là, ignorant l'adresse de ma mère, je rejoignis mes grands-parents qui se trouvaient être absents. Je pus entrer par la cours et je dormis dans la remise sur un sac de paille. Le matin, je sonnais comme si je venais d'arriver, la femme de mon oncle Daniel m'ouvrit, jeunes mariés, elle m'invita à prendre le petit-déjeuner et je rejoignis ma mère malgré leurs tentatives pour m'en détourner.

Ma mère m'accueillit, victorieuse de mon père et confortée dans la confiance à donner à ses voyantes. Elle était employée comme cuisinière. Elle avait placé mes deux petites sœurs à l'orphelinat de Douai, le temps pour elle de se retourner. J'étais sans illusion, elle voyait en moi une source possible de revenu. Je savais que je ne resterai pas longtemps.

Son instance de divorce se passait mal, Maurice n'hésitait pas à la frapper quand il la croisait dans les rues de Douai. Elle se mit en relation avec une sorcière et à une heure précise elle se mettait mentalement en rapport avec elle pour qu'il soit écarté de son chemin ; quelques temps après, on nous annonça sa mort. Il s'était suicidé par

pendaison et électrocution⁴. Ma mère veuve, elle rejoignit le domicile initial sans faire bénir la maison ni faire dire des messes ce qui me vaudra de supporter l'âme de Maurice accrochée à moi pendant plus de quarante ans. En effet, à sa mort, il refusa le jugement particulier et Dieu permit que son âme damnée s'accroche à moi pour le salut de mes proches. L'enfer se poursuivait. Je n'en serai libéré qu'à soixante-cinq ans⁵.

Je suivis à Brest une formation d'ajusteur sans grande conviction. Ce choix était le résultat de mes testes d'orientation que j'avais passés à Lille. Ils s'étaient conclus par : « Pas fait pour les études, plutôt matheux, mais a des dispositions pour les travaux manuels extérieurs », ce fut tout le contraire. Que de drames ces conseillers d'orientation se rendirent responsables. On ne sait pas donner de chance à la personne, car qu'on le veuille ou non, la société prisonnière de la rentabilité, de ses conformismes stériles, se dresse en ennemi de l'homme sauf s'il se laisse dévorer par elle. Le concept du temps étant détaché de celui de l'espace, il devient un facteur d'aliénation puisqu'il est contraint par les appétences de l'avoir, de la jouissance immédiate, de l'accaparement, de l'accumulation.

Ma formation se déroula à cheval sur les années 67-68, c'est alors que survinrent les événements de Mai 68. Je me trouvais à Brest, ville sinistre, à l'urbanisme glacé. J'étais coincés par les grèves, je décidais de regagner Douai. J'en avais l'opportunité, un avion militaire était à notre disposition pour 5Fr, il nous amenait jusqu'à Paris. Nous atterrîmes à Villacoublay, juste derrière les généraux qui descendaient d'un avion et dont le projet était de mener les troupes sur la capitale.

Du terrain d'aviation à Paris, on nous amena en car et delà, je fis du stop. Je fus pris en charge par un couple d'agitateurs qui me déposa à Maubeuge. Dans la voiture il y avait, en plus du chauffeur, une maman et sa fille, c'était la lie de la société. Ils m'invitèrent à participer à une partie d'angle, je compris plus tard de quoi il s'agissait. Je n'avais qu'une hâte descendre, durant le voyage les sujets de conversations étaient plus grivois les uns des autres et il s'agissait d'activistes syndiqués. Mai 68, sous mes yeux ébahis, était résumé par trois personnes. Un immense lupanar où le seul fruit fut des infections urinaires et génitales et des avortements clandestins. Un cloaque baisodrome ! Je fus conforté dans ma décision de rejeter

⁴ Les pratiques de sorcellerie peuvent amener à la mort, bien sûr si dieu le permet. Mais l'intention de faire ce mal est une terrible descente des auteurs et ils s'offrent directement au démon.

⁵ Il ne fait aucun doute qu'il existe des âmes expiatriques, j'en fis partie. Et, il est connu des exorcistes que des âmes se sachant damnées, mais repoussant le jugement particulier, s'accroche par permission de Dieu à une autre âme. Dieu se sert des souffrances de cette âme expiatrice qui peut ne pas le savoir durant toute sa vie pour sauver d'autres âmes.

toute idéologie et toute adhésion à un syndicat ou à un parti politique. La France ne pouvait être cela. A Maubeuge, je trouvais un routier pour Douai.

J'arrivais à la maison tard dans la nuit. Ma mère m'annonça de sa fenêtre qu'elle avait quelqu'un dans sa vie. Il était dans son lit. Elle accepta de m'héberger. Je n'étais plus qu'un étranger, un intrus. Je repris mon stage à Brest, je ne fus pas reçu à l'examen final. Je revins à Douai, je trouvais une place de manœuvre dans une usine le temps de m'engager dans la marine nationale.

Ma place n'était plus dans ma famille, mais l'avait-elle jamais été ? Ma mère supporta ma présence et celle de Berthe qui nous avait rejoints qu'à la condition d'être une source de revenu. Elle exigeait que nos salaires lui soient intégralement reversés après quoi elle déciderait de ce que nous pouvions avoir d'argent de poche, c'est-à-dire rien. L'argent partait chez ses voyantes, ses pratiques lucifériennes, de théosophie.

Ma décision de m'engager dans la marine était aux antipodes de ce que j'étais profondément, de ce que je ressentais envers l'autorité. J'en souffrais, mais je ne voyais pas d'autre solution. Je répondais à un instinct de survie, il fallait que je m'éloigne d'un lieu de malheurs. Mon séjour à Brest s'ajoutant à celui de chez mon père, je pris le goût du large. L'armée était une sorte de repère que je voyais comme un tuteur me permettant de tracer un chemin dont j'ignorais le but, le sens puisque je ne savais quoi mettre dans ma marche. Ma besace était vide de qualité, car au dire de tous je n'en avais aucune. Qui pouvait me reconnaître ?

Je m'engageais à prendre ma vie en mains sans savoir comment faire, mais en sachant seulement ce que je ne devais pas faire. Eviter le mal n'est guère suffisant quand on a ni argent, ni relation et qu'on a rien reçu. Comment pouvais-je construire une vie, un avenir alors que l'on s'était ingénié à détruire tout ce qui chez l'enfant faisait un homme. L'inconnu me faisait peur, aussi peur que la nuit m'effrayait puisque je n'avais rien ni personne sur lequel m'appuyer. J'étais sans secours.

Comment devenait-on un homme ? Qu'est-ce un homme ? Je n'avais pas d'exemple sous la main. Les adultes ne pouvaient pas en être des hommes, des femmes. Il se présentait deux voies : La mort dont je goûtais la proximité ou avancer en désespéré vers un inconnu. Comment faire confiance alors qu'on ne m'avait jamais fait confiance et, ne m'avait-on pas retiré celle que tout humain est sensé avoir en soi ? Je n'avais pas de réponse. Je ne savais pas être. La nuit dans laquelle Dieu me voulait traverser n'était que ténèbres et vides successifs, je m'y engloutissais. Un ami a récemment fait l'expérience

de l'enfer pendant un peu plus d'un an, moi c'était depuis ma naissance et chaque jour, la nuit se faisait plus noire. Le noir n'appelle-t-il pas le sang ? Le noir n'appelle-t-il la mort ? Le noir n'est-il pas synonyme de vide ? Et si le vide était un ami possible, l'oubli, une chute sans fin. Un bien être !

Je rejoignis à Lille l'unité d'engagés de la Marine Nationale dont le bureau de recrutement était sur la Place de la Gare. Au moment de signer mon engagement, j'eus un instant d'hésitation au point que mon geste resta suspendu quelques secondes, l'officier me rappela à la réalité par un : « Alors tu signes ! », à l'instant d'apposer ma signature, je sus que je n'y resterais pas.

Nous prîmes le train pour Bordeaux et delà un car militaire pour Hourtin-Naval. Nous fûmes accueillis par les officiers formateurs. Je me demandais ce que je faisais-là ? Dans quelle galère m'étais-je fourré ? L'accueil était impersonnel, anonyme. Le grand large était un nouvel enfermement. J'avais beau enfilé un costume cela ne faisait pas de moi un marin ni un soldat. Je n'avais rien pour me poser, mon choix était une erreur, mais c'était la seule voie. Je sortais d'un enfer par un trou, le trou du Lapin Blanc chez Alice au Pays des Merveilles, mais il n'y avait pas de sortie et, le monde demandait un sprinter ce que je ne serai jamais.

Deux jours après mon arrivée, il se produisit un scandale qui est à mettre dans les conséquences de Mai 68. Quatre appelés, à l'heure de midi, eurent des rapports homosexuels entre eux et en public, ceux qui voulaient voir le spectacle devaient donner 10Fr. Il paraît que tout y était, je suis arrivé sur les lieux au moment de leur arrestation qui fut très vigoureuse. Ils furent passés à tabac, mis en cellule, en attendant d'être expulsés. Quelques semaines après, l'aumônier militaire, le Père Levavasseur me demanda si je voulais participer au pèlerinage militaire à Lourdes, j'acceptais. Cette opportunité me renvoyait à ma rencontre avec le mystérieux prêtre de mes douze ans. Si l'Eglise exerçait toujours sur moi son attrait, rien ne changeait sensiblement dans ma vie, mais avec le recul, je comprends que Dieu me voulait à Lui. Je ne crois pas qu'alors j'avais encore la foi, un vague sentiment religieux tout au plus alimenté par l'attrait des mystères.

Le pèlerinage se passa plutôt bien, mais je ne ressentis rien d'exceptionnel. Le site m'émerveilla pour sa beauté et sa paix. Je suivis le Chemin de Croix où un aumônier militaire, haut en couleurs. Je le reverrai bientôt dans d'autres circonstances et ce sera un grand désenchantement.

Le lendemain de notre retour de Lourdes, pendant l'appel et le lever des couleurs, je fus pris de violentes douleurs au ventre qui me

plièrent en deux, amené à l'infirmierie, un aspirant médecin, sûr de lui, diagnostiqua une appendicite aiguë. Dans l'heure, on me transporta à l'hôpital militaire Robert Piquet. Je fus mis en observation puis, pris de douleurs plus violentes, on me déplaça au service de médecine générale où j'affrontais une crise de pyélonéphrite aiguë avec une incapacité à me tenir debout pendant trois semaines. Après une série d'exams, on diagnostiqua une tuberculose rénale, sans preuve bactériologique, simplement à partir de radios, personne ne vit que j'avais un anévrisme rénal génétique. Cette tuberculose rénale ne fut pas diagnostiquée lors de ma crise de 2015 comme maladie antérieure.

Mon séjour hospitalier fut très éprouvant, je me retrouvais seul face à ce que je croyais être la mort, aucun membre de ma famille ne vint à mon chevet ni ma mère, ni mon père, la rupture était totale. Je fus soutenu aux fêtes de Noël et du Jour de l'An par l'association Sambre et Meuse et par l'aumônier haut en couleurs ainsi qu'un séminariste qui eut la bonté de m'emmener dans sa famille.

Durant mon hospitalisation, je découvris une autre face des adultes. Je devais être très séduisant, l'aumônier me fit des avances claires, si j'avais accepté, il me prenait chez lui et m'offrait de reprendre mes études et une situation liée à ses nombreuses relations. Je n'aurais manqué de rien et obtenu tout ce que je désirais. Si l'Eglise exerçait toujours son attrait sur moi, je rejetais toute pratique religieuse, l'insalubrité des adultes se renforçait. Des sacs vides et sales, malpropres.

Je fus renvoyé à la vie civile, dans mes foyers que je n'avais plus. En avais-je eus ? De retour à Douai, ma mère m'apprit qu'elle s'était remariée pour la troisième fois. Elle se trouva une rente à vie, il fallait qu'elle construise son avenir...

Mon séjour chez elle dura jusqu'en avril 1969, en attendant d'être accueilli pour traitement au Centre Hélios Marin de Vallauris. Je partis seul à la gare, c'est à peine si j'eus droit à un repas à emporter. J'allais vers cet inconnu. Il me faisait peur. Je ne savais quoi faire de cette vie qui me pesait. Pourquoi continuer à vivre ?